

# À ma Mère (2)

Mère, si peu qu'il soit, l'audacieux rêveur  
Qui poursuit sa chimère,  
Toute sa poésie, ô céleste faveur !  
Appartient à sa mère.

L'artiste, le héros amoureux des dangers  
Et des luttes fécondes,  
Et ceux qui, se fiant aux navires légers,  
S'en vont chercher des mondes,

L'apôtre qui parfois peut comme un séraphin  
Épeler dans la nue,  
Le savant qui dévoile Isis, et peut enfin  
L'entrevoir demi-nue,

Tous ces hommes sacrés, élus mystérieux  
Que l'univers écoute,  
Ont eu dans le passé d'héroïques aïeux  
Qui leur tracent la route.

Mais nous qui pour donner l'impérissable amour  
Aux âmes étouffées,  
Devons être ingénus comme à leur premier jour  
Les antiques Orphées,

Nous qui, sans nous lasser, dans nos cœurs même ouvrant

Comme une source vive,  
Devons désaltérer le faible et l'ignorant  
Pleins d'une foi naïve,

Nous qui devons garder sur nos fronts éclatants,  
Comme de frais dictames,  
Le sourire immortel et fleuri du printemps  
Et la douceur des femmes,

N'est-ce pas, n'est-ce pas, dis-le, toi qui me vois  
Rire aux peines amères,  
Que le souffle attendri qui passe dans nos voix  
Est celui de nos mères ?

Petits, leurs mains calmaient nos plus vives douleurs,  
Patientes et sûres :  
Elles nous ont donné des mains comme les leurs  
Pour toucher aux blessures.

Notre mère enchantait notre calme sommeil,  
Et comme elle, sans trêve,  
Quand la foule s'endort dans un espoir vermeil,  
Nous enchantons son rêve.

Notre mère berçait d'un refrain triomphant  
Notre âme alors si belle,  
Et nous, c'est pour bercer l'homme toujours enfant  
Que nous chantons comme elle.

Tout poète, ébloui par le but solennel

Pour lequel il conspire,  
Est brûlé d'un amour céleste et maternel  
Pour tout ce qui respire.

Et ce martyr, qui porte une blessure au flanc  
Et qui n'a pas de haines,  
Doit cette extase immense à celle dont le sang  
Ruisselle dans ses veines.

Ô toi dont les baisers, sublime et pur lien !  
À défaut de génie  
M'ont donné le désir ineffable du bien,  
Ma mère, sois bénie.

Et, puisque celle enfin qui l'a reçu des cieux  
Et qui n'est jamais lasse,  
Sait encore se faire un joyau précieux  
D'un pauvre enfant sans grâce.

Va, tu peux te parer de l'objet de tes soins  
Au gré de ton envie,  
Car ce peu que je vaux est bien à toi du moins,  
Ô moitié de ma vie !

Théodore de Banville (1823–1891)